



Opérapt

Du 15 au 22 avril, à Toulouse, le Théâtre du Capitole a donné à découvrir en création mondiale *Les Pigeons d'argile*, premier opéra du compositeur Philippe Hurel, qui s'inspire de l'enlèvement fameux de Patty Hearst en 1975 et dont le livret est dû à l'écrivain Tanguy Viel. Très contemporain, le résultat s'avère aussi vif qu'inventif.

Par Jérémie Szpirglas
publié le 29 avr. 2014

Philippe Hurel a attendu l'âge de 60 ans pour s'attaquer à son premier opéra. Comme à son habitude, ce spectral habité par le groove ne fait pas les choses à moitié : pour ses *Pigeons d'argile*, commande du Théâtre du Capitole de Toulouse, il s'associe à l'écrivain Tanguy Viel, auteur de *L'absolue perfection du crime*, *Cinéma* ou encore *Paris-Brest* (tous parus aux Editions de Minuit), dont c'est la première expérience dans le domaine musical. Ceux qui connaissent Hurel ne s'étonneront pas de la dimension hautement politique du sujet choisi, et ceux qui connaissent Viel ne s'étonneront pas de ses multiples résonances cinématographiques : l'enlèvement de l'héritière Patty Hearst par un groupe terroriste en 1975 – et son engagement subséquent à leurs côtés.

Bien sûr, rien ne serait moins intéressant que de transposer directement les faits à la scène. Cette histoire – qu'on connaît aujourd'hui comme l'un des exemples emblématiques du Syndrome de Stockholm (c'est du moins ce que les avocats de la fille Hearst ont tenté de nous faire croire) – sert de prétexte à un opéra qui se joue de tous les codes, non seulement des codes du lyrique mais aussi ceux de la littérature, policière

ou non, ainsi que ceux du cinéma, sans oublier ceux de la comédie et de la satire politique.

Ainsi l'opéra commence-t-il sur une pseudo-ouverture, qui s'avère un flash-forward – lequel, comme dans les meilleurs films du genre, n'est là que pour mieux accrocher le spectateur, et le tromper ensuite. Ainsi l'enlèvement de la jeune Patty (renommée Baer pour l'occasion) est-il l'occasion d'une référence à Mozart – Patty devient Pamina, au secours de laquelle accourt Tamino qui prend pour l'occasion les traits de Toni, le chef de la cellule anarchiste. Ainsi le retournement « stockholmesque » de Patty est-il le prétexte à un trio amoureux, comme l'opéra en est rempli : le jeune Toni n'est autre que le fils du garde-chasse du père Baer, et l'amour d'enfance de Patty. Le père Baer, quant à lui, représente par ses ambitions à la fois capitalistes (son parti politique s'appelle le NPC, tout un programme !) et populistes, une copie conforme de Citizen Kane – dont le modèle n'est autre que William Randolph Hearst, le grand-père de Patty Hearst.

Tous les passages obligés du polar sont au rendez-vous : le casse, la course-poursuite en bagnole, la fusillade, le flic désabusé et manipulateur (ici, une femme flic, parfaitement campée par Sylvie Brunet-Grupposo). Quant au discours politique, s'il est bien présent, il apparaît plutôt désenchanté. Non pas moqué réellement, mais déconstruit, montré dans sa vacuité en vase-clos, en dévoilant au passage ses motivations pas toujours idéales ou idéalistes...

Malgré quelques menues et passagères maladresses (ah ! le français d'opéra ! Quelle langue difficile, si prompte à verser dans le ridicule !), le livret de Tanguy Viel est tout simplement jouissif, parsemé de pépites multiples. On ne lui reprochera peut-être que la métamorphose un peu brusque de Patricia Baer, de riche héritière en Bonnie Parker (mais il est si difficile de plonger dans les profondeurs psychologiques d'un personnage d'opéra). Le livret est en outre fort bien servi par la mise en scène de Mariame Clément, d'une belle simplicité – et, malgré un arrière-goût lancinant d'artisanal et de trop vite ficelé, on apprécie jusqu'aux vidéos qui, tour à tour, soulignent l'action, pénètrent la psyché des personnages ou nous offrent un petit flash-back.

Quant à la musique, elle est parfaite : actrice de l'action, elle sait laisser sa liberté au texte et jouer avec les mots autant qu'avec les voix. Philippe Hurel, qui s'en est pourtant si longtemps tenu éloigné, se révèle un maître du lyrique. Si sa partition, bien défendue par l'Orchestre du Capitole, n'est pas la plus radicale qu'il ait écrite, elle sert parfaitement le propos et vous saisit dès les premières notes pour vous mener, sans une seconde d'ennui, jusqu'au coup de théâtre final.

Hurel offre également à ses chanteurs des rôles d'une grande sensualité. Sans tenter d'inventer une nouvelle prosodie (celle qu'il adopte est finalement « très française »), il privilégie l'intelligibilité du texte et soigne ses personnages, dont il dresse chaque fois un portrait précis, nuancé, et presque attendri — les caractères du père Baer (Vincent Le Texier), du garde-chasse Pietro (Gilles Ragon) sont ainsi immédiatement perceptibles à la première note de leurs chants. Cela dit, toute la distribution mérite d'être applaudie, et il faut également saluer le Toni révolutionnaire puis amoureux transi d'Imery Lefèvre, et la Patricia Baer ingénue de Vanina Santoni. C'est certainement la touchante Charlie de Gaëlle Arquez que l'on gardera en mémoire : personnage central de l'opéra, elle en est à la fois sa narratrice et sa victime – ce qui fait irrésistiblement penser à *Sunset Boulevard*.

Les Pigeons d'argile, a eu lieu du 15 au 22 avril au Théâtre du Capitole, Toulouse.

